

Catherine McKenzie

LES NOUVEAUX  
VOISINS

*Traduit de l'anglais (Canada)  
par Jacques Collin*

Michel  
LAFON

Titre original : *Fractured*

© 2016, Catherine McKenzie  
Première publication par Lake Union Publishing

© Éditions Michel Lafon, 2017,  
pour la traduction française  
118, avenue Achille-Peretti  
CS 70024 – 92521 Neuilly-sur-Seine  
[www.michel-lafon.com](http://www.michel-lafon.com)

*Pour Abigail Koons*



# Aujourd'hui

John

*6 heures*

Je ne suis toujours pas certain de ce qui m'a fait entamer ma surveillance quotidienne du matin à la fenêtre de devant.

Quelque chose d'anodin, j'en suis sûr. C'est ce que je répondrai plus tard dans la journée, quand on me le demandera. Quelle qu'ait été la cause, c'est comme si mes journées avaient toujours commencé de cette façon. Moi en caleçon, une tasse de café à la main, regardant par la fenêtre, les yeux fixés sur la maison de mes voisins d'en face. Et comme si mes journées allaient toujours commencer de cette façon, quand bien même je sais que ni l'un ni l'autre ne sont concevables.

Le café dans ma tasse est fort et amer. Une volute de fumée s'en échappe, ondulant autour du bord. Nous n'avons pas encore mis le chauffage, alors le parquet est froid sous mes pieds nus. Comme je perçois un courant d'air provenant de la fenêtre qui a besoin d'être calfeutrée et que la chair de poule envahit mes avant-bras, je songe à l'importance qu'ont pour

moi ces moments de silence. Au temps que ça me prend de me faire un café et de le boire.

Le temps dont je dispose pour réfléchir. Pour observer. Pour méditer.

Une ombre semble osciller sur notre rue étroite. J'écarte le rideau de dentelle pour mieux voir. J'ai toujours détesté ces rideaux. Leur féminité. La façon dont ils échouent à procurer l'intimité qu'ils promettent. Un cadeau de mariage de mes beaux-parents. Impossible à refuser. Impossible à remiser.

Le coin de vitre que j'ai dévoilé ne laisse paraître que les dalles noires fissurées menant à mon perron. C'est l'automne. Les rares arbres rabougris qui bordent notre rue sont teintés de rouge, d'orange et d'or. Bientôt, les feuilles multicolores ne seront plus pour moi qu'une nouvelle besogne à expédier. Elles joncheront les trottoirs. Rempliront les gouttières. Engorgeront les bouches d'égout. Mais, pour l'instant, elles ondoient gaiement dans les premières lueurs du matin, revêtant d'un lustre d'innocence le lever du jour.

L'innocence.

Cette journée paraît innocente ; la maison de l'autre côté de la rue, tout autant. Je n'ai jamais cru qu'il pût en être autrement d'une maison. Je ne le crois toujours pas, en fait, mais avec tout ce qui s'est passé, il est plus facile de rejeter la faute sur quelque chose.

Quelque chose d'inanimé.

Quelque chose d'improbable.

Certainement pas soi-même.

Alors j'en veux à la maison étroite aux bardeaux jaune sombre et aux moulures blanches. Celle que je regarde tous les matins. J'en veux à sa porte rouge et à

ses fenêtres à guillotine qui me renvoient mon regard, imperturbablement.

C'est plus facile que de s'en vouloir à soi-même.

Ce jour-là, il y a deux mois, avait débuté de la même façon. Moi derrière la fenêtre. Le café dans ma tasse encore trop chaud pour être bu. Puis, plus tard, l'atroce crissement des pneus. Le froissement du métal sur les os. Les cris. Les larmes. Les protestations d'innocence.

Ce mot, encore. Un mot auquel je n'avais jamais beaucoup pensé, mais dont le rôle est devenu tellement central dans ma vie, depuis.

J'entends un bruissement venant d'en haut. Celui de doubles rideaux, par-dessus les frémissements de la rue.

Je laisse retomber le tissu délicat du bout de mes doigts.

Aujourd'hui, de tous les autres jours, il serait malvenu de me faire surprendre à guetter.

Bienvenue, cher(s) voisin(s) !

Au nom de l'Association de quartier de Pine Street (l'AQPS), je voudrais vous souhaiter, à vous et à votre famille, la bienvenue dans notre rue. Nous sommes ravis de votre arrivée, et espérons que vous adorerez vivre ici tout autant que nous ! Sachez-le, nous prenons le bon voisinage au sérieux, mais ne vous en inquiétez pas : tout se fait dans la bonne humeur !

Je glisse ce message dans notre traditionnelle corbeille de bienvenue. Vous y trouverez également les éléments suivants\*\* :

- La pochette de bienvenue de l'AQPS, débordant d'informations sur ce que l'on peut voir et faire autour de Cincinnati.
- Le guide gastronomique de l'AQPS, débordant de restaurants sans gluten et sans allergènes sélectionnés par nos propres riverains.
- Quelques en-cas équilibrés pour vous dépanner jusqu'à votre première visite à la supérette.
- La liste des coordonnées des membres de l'AQPS.

Merci de me faire parvenir par e-mail (cindyetpaul-sutton@gmail.com) vos coordonnées dès que possible. Vous serez aussitôt inscrits sur notre liste de diffusion, et recevrez notre lettre d'information, qui vous permettra de ne manquer aucune de nos formidables activités communautaires. Si je puis me permettre, on sait mettre de l'ambiance, à Mount Adams.

En parlant d'activités, la fête des voisins mensuelle aura lieu chez nous le mois prochain. Merci de nous retrouver à Pinehurst (c'est-à-dire au 12, Pine Street) le 1<sup>er</sup> novembre à 18 heures précises ! Des informations complémentaires sur les fêtes des voisins (y compris notre politique quant à la consommation d'alcool) sont fournies dans la pochette de bienvenue.

Encore une fois, bienvenue. Nous sommes impatients de faire votre connaissance.

Salutations,

Cindy Sutton, présidente et fondatrice de l'AQPS,  
2009 – ce jour

\*\* Merci de me faire savoir s'il manque le moindre de ces éléments.

# Eden Park

Julie

*Douze mois plus tôt*

Le premier matin dans notre nouvelle maison, je me levai au point du jour, enfilai le survêtement que j'avais laissé au bout du lit, et me faufilai par la porte de devant avec notre berger allemand, Sandy, en faisant aussi peu de bruit que possible.

Nous étions début octobre. L'aube avait la fraîcheur vivifiante de l'automne. Je tirai la fermeture Éclair de mon jogging, remontai la capuche, et écartai mes cheveux de mes yeux. Sandy haletait à côté de moi, son souffle formant un nuage autour de son museau noir.

Les maisons de notre nouvelle rue étaient une explosion de couleurs. C'était pour cela que j'avais choisi ce quartier. Ses rues vallonnées et ses maisons resserrées me rappelaient San Francisco, avec une touche de Cape Cod pour faire bonne mesure.

Construites sur les flancs de Mount Adams, l'une des sept collines de Cincinnati, les maisons sont hautes et étroites, avec des enduits peints ou des bardeaux usés. Plus loin derrière coule la rivière Ohio, joyeux

mélange de vert et de bleu. Il y a une grande église de pierre au sommet de la rue, de discrets chemins arborés, et une petite rue commerçante pleine de jolies boutiques et de restaurants en brique rouge à quelques pâtés de maisons de là.

Je n'étais jamais allée à Cincinnati avant que nous nous installions ici, ce qui, je dois l'admettre, faisait partie de son attrait. Partir pour un endroit entièrement nouveau, vierge de mon passé, semblait être la meilleure solution face au désastre qu'était devenue ma vie. J'avais passé des semaines à étudier les cartes de la région avant de déménager, pour pouvoir me repérer et débiter ma nouvelle vie sans entrave.

Je me récitai intérieurement la route d'Eden Park en courant vers le bas de la colline. J'avais choisi un chemin simple : Parkside jusqu'à Martin Drive, qui me mènerait jusqu'au bosquet des Écrivains.

Du moins je l'espérais.

Ce nom, « le bosquet des Écrivains », m'avait sauté aux yeux la première fois que j'avais exploré les environs sur le Net, et j'avais immédiatement su que ce serait l'une de mes premières destinations. Je n'avais pas encore trouvé d'explication convaincante à cette dénomination, mais j'imaginai un endroit paisible, baigné d'une lumière inspiratrice. Ou peut-être que s'y trouvaient des bancs voués aux écrivains de Cincinnati qui se consacraient à la rivière Ohio, aux sept collines, ou à l'histoire de la ville. Lorsque l'été viendrait, ce serait peut-être le bon endroit pour m'asseoir et méditer. Ou peut-être que ce n'était qu'une coquetterie géographique, qui excitait l'imagination, mais décevante dans la réalité.

Ce qui ne m'était arrivé que bien trop souvent.

Il n’y avait pas de grille à l’entrée du parc, juste l’émergence soudaine de grands arbres feuillus, et une inscription indiquant l’endroit où je me trouvais – une plaque scellée dans un bloc de pierre sur lequel était assise une gargouille. Je m’arrêtai un instant pour faire mes étirements et chasser l’angoisse qui s’était insinuée au creux de mon ventre. Je portai la main au disque attaché par un cordon autour de mon cou. À la fois traqueur et bouton d’alerte, je le portais immuablement, tout comme le podomètre à mon poignet. Il envoyait un signal vers une borne à la maison, et à une société de surveillance qui se trouvait dans un lieu secret. Pour me calmer, je passai en revue les ordres que Sandy et moi avions appris à l’école de dressage. *Pas bouger, gronde, attaque.*

*Personne ne sait que tu es ici*, me rappelai-je en me mettant en position de départ, les mains sur le sol froid. *Arrête de te trouver des excuses. Prépare-toi à courir dans trois... deux... un...*

*Partez!*

Je ne vis pas le bosquet des Écrivains ce jour-là, mais plus de collines que je ne l’avais imaginé, et j’atteignis les limites de ma forme physique. Huit kilomètres plus tard, je ralentis en arrivant au début de ma nouvelle rue.

Nous étions venus à Cincinnati parce que c’était le premier endroit où Daniel s’était vu proposer un emploi. J’avais insisté pour que nous déménagions après que Heather Stanhope avait découvert notre adresse à Tacoma et s’était mise à rôder alentour de façon régulière.

Qui sait combien de fois elle était venue avant d'être découverte ? À se tapir dans sa voiture pour me voir sortir les poubelles, pour regarder Daniel tondre la pelouse. Ou à s'avancer jusqu'à la porte sans frapper, et s'arrêter pour fouiller la boîte aux lettres. Quel besoin profond pouvait combler la vision de la façade de ma maison ? Est-ce qu'elle conservait des publicités avec mon nom dessus ? Parce que j'aurais pu les toucher ? Pendant toutes ces heures qu'elle passait accroupie, s'efforçant de passer inaperçue, cherchait-elle à rassembler assez de courage pour m'affronter ? Et, si oui, pourquoi ? Ou espérait-elle simplement que sa seule présence s'imposerait à mon esprit ? Et qu'est-ce qui avait pu la pousser à finalement laisser des traces derrière elle, ces choses qu'elle appelait des « bienfaits » et qui n'inspiraient que la peur ?

Il n'y avait aucun moyen de répondre à ces questions sans les lui poser.

Je frissonnai à cette idée et la chassai de mon esprit.  
*Heather Stanhope ne détruira pas ma vie.*

Cette affirmation était devenue quotidienne, énoncée aussi souvent que mon mari, quelque peu enclin aux TOC, se lavait les mains. Elle me donnait la même chair de poule que le froid de l'hiver.

J'entendis des pas derrière moi. Un homme grand, en jogging. Je ne tirai rien de plus de mon rapide coup d'œil. Ma porte couleur rouge brique était à cinq, quatre, trois, deux, une allée de là. Quand je m'arrêtai, Sandy me regardait déjà, attendant mon signal, un grondement au fond de la gorge. J'étais à côté des grandes poubelles noires et vertes pour les ordures et le recyclage, qui étaient ramassées une fois par semaine – il me restait à apprendre quel jour.

L'homme derrière moi tourna dans son allée. Sa maison était similaire à la mienne, une construction fin de siècle avec de nombreuses extensions modernes au-dessus du garage et à l'arrière. Les murs étaient bleu clair avec des fenêtres bordées de peinture noire, et une porte principale noir de jais.

Il me fit un petit signe de la main.

– Vous êtes l'une des Prentice ? demanda-t-il. Julie, je suppose ?

Mes épaules se nouèrent. *Gronde*, pensai-je en jouant de la main pour me préparer à donner à Sandy l'ordre qui la propulserait vers la gorge de l'inconnu.

– Vous étiez dans le dernier bulletin de l'association de quartier, reprit-il comme s'il avait perçu ma gêne. Je ne veux pas vous harceler, ou quoi que ce soit.

Je forçai un petit rire en essayant de ne pas tiquer sur le mot « harceler ».

– Bien sûr que non.

Nous redescendîmes nos allées respectives et nous rejoignîmes au milieu de la rue. Je fis signe à Sandy de rester où elle était. Malgré la fatigue, j'étais encore trop à cran. La dernière chose dont j'avais besoin était bien d'attirer l'attention en faisant attaquer un parfait étranger par ma chienne dès le premier jour.

– Je m'appelle John Dunbar, dit-il d'une voix un peu traînante.

Je n'avais pas encore assez d'expérience pour déterminer s'il s'agissait de l'accent local ou de sa propre intonation. Il fit mine de tendre la main, puis retint son geste.

– Je crains que six kilomètres ne rendent les mains moites.

– Huit kilomètres, en ce qui me concerne, renchéris-je avec une certaine fierté.

Deux ans plus tôt, avec le poids que j'avais pris suite à la grossesse des jumeaux, je n'aurais pas été capable de faire le tour du pâté de maisons en courant.

– Ou du moins, je crois. C'est difficile à dire, avec les tours et détours dans le parc. Quoi qu'il en soit, je devrais pouvoir supporter.

Sa poigne était chaude et ferme, et je m'efforçai d'y mettre la même force de mon côté. Je me concentrai sur son visage. Des yeux bruns, des cheveux blonds grisonnants – d'après ce que je pouvais apercevoir sous sa capuche –, une peau du genre à prendre trop vite des coups de soleil. Robuste.

– J'aime les femmes aux poignées de main franches, dit-il.

– Moi aussi.

– Ah ! Très bon. Une autre chose que nous avons en commun.

– Nous avons des choses en commun ?

– La course, pour commencer.

– Effectivement, oui.

Je me sentis embarrassée, et baissai les yeux. Nous portions les versions homme et femme du même modèle de chaussures de sport Asics.

– Regardez, dis-je en agitant les orteils pour faire bouger mes chaussures de bas en haut. On est assortis.

– Étrange.

– Oui. D'autant plus que ce sont les chaussures de mon mari.

– Très drôle.

– Vous croyez que je plaisante.

Il fronça les sourcils.

– Je...

– C'était le cas. Je plaisantais.

– Ah. Nous ne sommes pas complètement synchrones, alors.

– J'ai bien l'impression que non.

Un vélo grinçant vira au coin et apparut dans notre rue. L'adolescent attaqua la côte, un lourd sac en bandoulière. Il y plongea la main et lança un journal vers la première maison.

Je me tournai vers mon allée.

– Pas bouger, Sandy, dis-je de ma voix la plus autoritaire.

– Faut-il que je l'avertisse ?

– Ça ira. Mais, bon sang, un livreur de journaux ! Je n'en avais plus vu depuis des années. Les gens d'ici lisent encore le journal ?

– Oui. Sinon, comment saurions-nous quel chat est perché dans quel arbre ?

– Le journal local ?

– Le journal local, acquiesça-t-il.

Le vélo approcha en couinant. J'entendis le bruit du journal qui heurtait la maison à une porte de là.

Nous regardâmes le garçon pédaler vers nous. Il était grand et maigre, avec des cheveux de cette couleur paille que l'on ne voit habituellement que chez de jeunes enfants.

Il freina et s'arrêta à quelques centimètres de John, qui ne cilla pas.

– Oh zut, croyais bien t'avoir, cette fois !

John ébouriffa les cheveux du garçon.

– Julie, voici mon fils, Chris. Chris, voici notre nouvelle voisine, Mme Prentice.

– 'lut.

– Pardonnez-lui. C'est de l'adolescent pour : « Très heureux de vous rencontrer, madame Prentice. »

– Ne vous inquiétez pas. J'en ai deux chez moi qui pensent être déjà des adolescents. Et personne ne m'appelle Mme Prentice. Juste Julie ou, si vous insistez pour être formel, Mme Apple.

– Comme une pomme ? demanda Chris.

Je sentis les cheveux se hérissier sur ma nuque. Je n'avais pas voulu me servir de mon nom de jeune fille. C'était une des choses que j'étais censée avoir laissées derrière moi à Tacoma, avec le mauvais temps.

– Chris !

Je me forçai à rire.

– Vous croyez que c'est la première fois que mon nom fait réagir quelqu'un ? Chris, vous faites toujours le jeu des noms, à l'école ?

– Apple, Apple, bo-bapple, Banana-fana fo-fapple...

– Cela suffira, jeune homme, intervint John en faisant mine de couvrir la bouche de Chris.

La voix de l'adolescent n'était pas aussi grave que celle de son père, mais elle semblait en avoir pris le chemin. Je me dis qu'il devait avoir quatorze ou quinze ans.

– P'pa... laissa-t-il échapper en s'écartant.

Il fit rouler son vélo vers le côté de sa maison et le laissa tomber devant le garage.

– Il ne le range jamais, dit John. Je n'arrête pas de lui dire qu'un jour quelqu'un va rouler dessus.

– N'en est-il pas ainsi depuis des temps immémoriaux ? Rien ne change.

– Sauf Tinder.

– Je suis censée savoir ce que c'est, je suppose ?

– Oh, je vous en prie, je ne le sais pas plus que vous ! Je cherche des mots sur le Net, et je les place dans la conversation pour que mes enfants croient que je sais ce qu'ils font.

– Et ça fonctionne, chez vous ?

Il croisa les doigts des deux mains et les leva à hauteur d'épaule.

– Pas de petite amie enceinte, jusqu'ici.

– C'est bien.

Les cloches de l'église retentirent, profondes et puissantes. Je regardai ma montre. Il était 7 heures.

– Mince ! m'exclamai-je. Il faut que je file.

– Oui, moi aussi. J'ai été heureux de vous rencontrer.

– Moi aussi.

Nous restâmes là un instant alors que nous nous étions dit au revoir.

*Non, c'est toi qui raccroches*, pensai-je, et je tournai les talons avant qu'il puisse me voir rougir.

Je parcourus en trottant les quelques mètres qui me séparaient de ma porte et posai le pouce sur la serrure numérique pour la déverrouiller. Il m'avait fallu faire spécifiquement le voyage quelques semaines plus tôt, juste pour m'assurer que le serrurier l'avait correctement installée. Il était évident qu'il m'avait prise pour une folle, mais je ne plaisantais pas avec la sécurité.

– Au fait, j'ai beaucoup aimé votre livre, claironna John comme je poussais la porte.

Je rentrai la tête dans les épaules.

*Faites qu'il ne demande pas s'il est basé sur moi, faites qu'il ne demande pas s'il est basé...*

– Vous devez avoir une sacrée imagination.

Je me retournai et souris.

– Eh bien, merci, voisin !

Sam et Melissa m’attendaient derrière la porte, encore en pyjama. Ils allaient avoir six ans cet automne, et étaient aussi identiques que deux enfants de sexe opposé pouvaient l’être : des cheveux brun foncé, de grands yeux marron bordés de longs cils, un teint pâle enclin au bronzage, même si je les tartinais d’écran total et les forçais à mettre une chemise à manches longues dès qu’ils sortaient plus de dix minutes.

Melissa me sauta dans les bras en criant « Mam’ ! » comme à l’accoutumée avant même que j’eusse complètement franchi le pas de la porte. Sam enfourcha Sandy, en s’exclamant : « Hue ! » Le chien m’adressa un regard pathétique.

– Dan ! Daniel ?

– Ici ! répondit-il depuis la cuisine.

Je hissai Melly sur mes épaules et empruntai le couloir. Les propriétaires précédents avaient dépensé une fortune pour abattre des cloisons et changer une multitude de petites pièces en une enfilade d’espaces communicants : salon, salle à manger, cuisine. Les murs étaient peints dans des teintes pastel, des bleus et des gris qui se combinaient avec le parquet en chêne clair pour créer une ambiance de bord de mer. Bien que nous eussions définitivement fait le grand saut et que la totalité des cartons aient été déballés, la maison était encore loin d’être organisée. Des tableaux étaient posés contre les murs, le sol était jonché de caisses vides, et il me semblait assez évident que les meubles allaient finir à un autre endroit que celui où les déménageurs les avaient placés, alors même qu’ils avaient

suivi à la lettre les indications que je leur avais fournies.

C'était la cuisine qui m'avait décidée à acheter la maison. Elle était aménagée d'un ensemble de placards noirs et blancs, et le mur du fond était pourvu de fenêtres qui ouvraient sur une grande terrasse et un panorama fantastique de la rivière Ohio. Le chauffage allait nous coûter un bras, comme avait dit Daniel, mais pour quelqu'un comme moi, qui passais le plus clair de mon temps à la maison, une belle lumière était un trésor. Surtout après avoir passé dix ans dans le Nord-Ouest. À Tacoma il faisait gris plus de deux cents jours par an, ce qui justifiait l'usage d'une lampe à UV. Ou d'antidépresseurs.

– Allons-nous être en retard dès le premier jour ? demandai-je à Daniel, qui passait sa cravate autour de son col de chemise en regardant son reflet dans le micro-ondes.

Il s'était fait couper les cheveux, un tout petit peu trop court.

Sa chevelure rousse commençait à se raréfier au sommet du crâne, mais je n'avais pas encore rassemblé assez de courage pour lui demander s'il l'avait remarqué. Daniel faisait partie de ces êtres rares : un roux beau garçon. Sa peau bronzait là où elle aurait dû cuire. Une poignée de taches de rousseur faisaient ressortir ses yeux gris. Sa barbe était de la bonne longueur, entre négligée et ayant besoin d'un rafraîchissement. J'avais espéré qu'au moins un des jumeaux tiendrait de lui, mais ils étaient tous deux mes portraits crachés.

– Pourquoi en serait-il autrement aujourd'hui ? répondit-il en terminant son nœud de cravate, et en parachevant sa mise en place.

- L'espoir fait vivre.
  - Et puis, si tu n'avais pas passé autant de temps dehors à flirter...
  - Quoi ? Je...
- Il sourit et planta un baiser sur mon front.
- Du calme, chérie. Jouer innocemment de son charme ajoute du piment à la vie.

Le calme retomba sur la maison une heure plus tard, au moment où la cloche de l'église résonnait de nouveau. Je regardai Daniel s'éloigner, les enfants bien harnachés dans leurs sièges à l'arrière de notre berline – ni 4x4 ni minivan chez nous, parce que nous les avions toujours eus en sainte horreur –, puis je pris un bain purificateur.

Je fis le tour du rez-de-chaussée, en ramassant les traces du combat quotidien pour amener les jumeaux jusqu'à la porte. Des sous-vêtements Superman, des Lego qui se glissaient toujours sous mes pieds, les cartes Pokémon que Sam avait voulu collectionner après seulement deux jours à la maternelle, et qu'il protégeait jalousement de sa sœur, sans être assez responsable pour les ranger dans le classeur qu'il avait reçu pour son anniversaire. Je pouvais consacrer la journée entière à ranger derrière eux, à les emmener ici et là, à répondre à tous leurs besoins.

C'était ce que j'avais fait durant la première moitié de leur vie, et ce que je ferais peut-être encore s'il n'y avait pas eu l'Idée qui avait mené au Livre, qui... Il était difficile de résumer tout ce qui s'était passé à partir de là en deux mots à majuscule.

Mais c'était arrivé, et j'avais maintenant une date de remise impérative pour le Deuxième Livre. Y mettre

des majuscules était facile, mais n'exprimait pas vraiment le fait pour moi évident qu'il ne serait jamais à la hauteur du premier. La Date Limite (oui, je sais, c'est un artifice facile, mais je l'adore, je le crains), âprement négociée, était encore à douze mois de là. Cela signifiait que je devais écrire un peu plus d'un feuillet par jour pour atteindre les quatre cents feuillets qui allaient composer le manuscrit. Ce qui semblait faisable – ridiculeusement facile, même, si l'on considérait l'état de ferveur dans lequel j'avais écrit le premier. Mais avec tout ce qui se passait, avec *la vie*, cela signifiait en fait que je devais écrire quatre feuillets par jour entre 9 heures et 15 heures du lundi au vendredi, avant que les jumeaux réapparaissent et privent la maison du silence dont j'avais besoin pour explorer les recoins obscurs qui me permettraient d'écrire... je ne sais pas encore trop quoi, en fait – ce qui était une grande partie du problème.

Tout le monde a son lot de complications, dans la vie.

Parfois on les choisit, parfois elles s'imposent.

L'important est de savoir les différencier.

# Mon anniversaire

John

*Douze mois plus tôt*

Le matin de mon quarante-cinquième anniversaire, je me réveillai en sursaut.

Du moins j'en eus l'impression, alors que j'étais paisiblement allongé. Comme lorsque l'on tombe en rêve.

Mes yeux s'ouvrirent d'un coup. Je ne savais plus où j'étais. Je fus pris d'un début de panique, me forçai à réfléchir. Ma vie me revint petit à petit. Ma maison. Mon lit. Ma femme. Mon anniversaire. Mes quarante-cinq ans.

Comment tout cela avait-il pu arriver ?

Je laissai mon rythme cardiaque redescendre, puis regardai l'heure : 5 h 35.

Génial. Je me réveillais déjà aux horaires de vieux que mon père s'imposait.

Je me connaissais assez bien pour savoir que ce n'était pas la peine d'essayer de me rendormir. Au lieu de quoi je restai étendu là, à écouter la respiration de Hanna. Elle avait toujours eu un sommeil parfait. Dans les bras de Morphée cinq minutes après avoir

posé la tête sur l'oreiller. Réveillée une minute avant la sonnerie de son réveil. Je la taquinais à ce sujet, mais en fait, j'étais juste jaloux. Je connaissais bien chacune des heures de la nuit.

Je finis par me lever. Autant profiter de cette heure matinale pour faire... pour faire quoi, d'ailleurs ? Rien de ce que j'aimais ne convenait à l'heure qu'il était. J'étais trop tendu pour lire. J'allai aux toilettes me vider la vessie. Était-ce cela aussi, avoir quarante-cinq ans ? Une vessie qui se réduisait et de moins en moins de sommeil ? Je me toisai dans le miroir en pied. Je m'étais toujours glorifié d'être bien conservé pour mon âge. Pouvais-je encore le revendiquer ?

Le miroir me répondit que non.

J'allai chercher ma tenue de jogging dans le placard. J'avais eu le projet, au printemps, de m'entraîner sérieusement pour le semi-marathon. Un vœu pieux. Remisé.

Il était temps de m'y remettre. Ou de succomber à l'inévitable.

Alors je m'habillai, laissai un message à Hanna et partis courir dans le matin naissant.

J'étais de retour moins d'une heure plus tard. J'avais les jambes en coton, et les épaules endolories. J'étais aussi peu en forme que je l'avais craint. Mais tout cela s'évanouit lorsque je parlai quelques minutes avec notre nouvelle voisine, Julie. Après notre conversation, je restai sur mon perron, et la regardai jusqu'à ce qu'elle fût rentrée chez elle. *Une célébrité dans notre quartier*, me dis-je. Rien d'aussi intéressant n'était arrivé à Mount Adams depuis Dieu sait quand.

À l'intérieur, Hanna et les enfants attendaient en demi-cercle avec des sourires d'on-a-préparé-quelque-

chose. Hanna tenait une assiette. Elle était recouverte du couvercle de notre wok.

– Joyeux anniversaire, papa ! clamèrent Betty et Chris, avant de commencer à chanter – faux – la chanson.

Hanna souleva le couvercle. Deux bougies magiques illuminaient les chiffres sur lesquels elles étaient plantées, au sommet d'un gâteau gluant de chocolat. Quarante-cinq. Ou quarante-quatre, selon la façon dont elle le tenait. J'avais envie de l'attraper et de le tourner légèrement. Au lieu de quoi je choisis d'afficher un sourire radieux.

– Du gâteau pour le petit déjeuner ! dit Becky. C'est pas génial ?

– Si. Vraiment génial.

– On peut le manger maintenant ?

– Évidemment, répondit Hanna.

Nous nous rassemblâmes dans la cuisine. Hanna me tendit le couteau. Becky et Chris chantèrent de nouveau « Joyeux anniversaire », en remplaçant « cher papa » par « vieux papa ».

Hanna leur souffla de se taire.

– Soyez gentils, les enfants. Et toi, John, souviens-toi : plus un mot tant que tu n'as pas mangé la première bouchée et fait un vœu.

Je fis mine de me fermer la bouche du bout des doigts. C'était l'une des règles d'or de Hanna. Le vœu du gâteau d'anniversaire magique. Apparemment, un silence total depuis le moment où l'on soufflait les bougies (ou celui où l'on ôtait les cierges magiques, dans ce cas précis) et découpait le gâteau, jusqu'à celui où l'on mangeait la première bouchée, était requis pour que le vœu se réalise.

Je me coupai une part et en pris un morceau du bout de la fourchette qu'elle me tendait.

Un long footing, et un gâteau pour le petit déjeuner.

Certains de mes anniversaires avaient commencé plus mal.

Les enfants engloutirent leur part, puis obéirent à Hanna et se préparèrent pour l'école. Nous devions passer à la vitesse supérieure : il était déjà 7 h 30. On allait tous être en retard, si l'on ne se bougeait pas.

– Comment est-elle ? me demanda Hanna dans notre salle de bains, quelques instants plus tard. La nouvelle voisine. Chris m'a dit que vous discutiez, dehors.

Elle se brossait les cheveux et se maquillait en même temps. J'étais en train de m'essuyer, après la douche la plus rapide du monde. Je sentais déjà mes muscles se plaindre du manque d'étirements. Je ne savais pas si les vœux d'anniversaire se réalisaient, mais j'avais pris une résolution pour cette nouvelle année : un jogging régulier. Au moins six kilomètres par jour.

– Elle est connue, dis-je.

– Ah bon ? Ce n'était pas dans la lettre d'information.

Quelques années plus tôt, une voisine en bas de la rue, Cindy Sutton, s'était élue présidente de notre association de quartier, et avait lancé une lettre d'information avec quelques autres mères au foyer. Cindy avait bon cœur, et elle était bien vue dans la rue parce qu'elle donnait volontiers de son temps, en particulier pour les jeunes mères. Mais la première fois que j'avais reçu la lettre, je m'étais aussitôt désabonné. Malheureusement, Cindy n'était pas née de la dernière pluie. Elle gardait l'œil sur sa liste de diffusion comme sur le

comité de surveillance qu'elle avait rapidement créé. Dans les jours qui avaient suivi, Hanna m'avait fortement suggéré de me réinscrire, pour avoir la paix. J'avais obtempéré, et y jetais un œil distrait pour pouvoir faire la conversation quand je la rencontrais. Donc j'avais tout lu sur les Prentice avant leur arrivée. Daniel travaillait dans la publicité. Julie restait à la maison. Deux enfants. Un chien. En provenance de l'État de Washington.

– Ne le dis pas à Cindy, ajoutai-je. J'ai l'impression que Julie voulait le garder pour elle.

– Pourquoi te le dire, alors ?

– Elle ne me l'a pas dit. Je l'ai reconnue.

– Qui est-ce ?

– Julie Apple.

Hanna parut perplexe. Mon épouse ne lit pas de fiction.

– Elle a écrit ce livre, *Le Jeu de l'assassin*. Tu sais, celui dont tout le monde parlait, il y a deux ans ?

Elle tapota du doigt le côté de son crâne.

– Aucune donnée disponible.

Je l'embrassai. Elle avait un goût de dentifrice et de glaçage au chocolat mélangés. Elle n'avait plus l'air d'avoir vingt ans, son âge quand nous avons commencé à sortir ensemble, mais en fait, je préférais cette version-là. Elle était forte, assurée, douée, belle. J'avais de la chance.

– J'ai toujours trouvé incroyable que tu puisses te souvenir du moindre détail de tes dossiers mais que, en matière de culture populaire, cela pourrait tout aussi bien s'être passé sur Mars.

– Ôte-moi d'un doute, on n'est pas encore allés sur Mars, hein ?

- Très drôle.
- J’ai une quantité de mémoire vive limitée, là-haut, dit-elle en se tapotant de nouveau le crâne. Il faut que je la réserve à ce qui est vraiment important.
- Comme... ?
- Comme me souvenir des choses que je dois faire plus souvent. (Elle avait les yeux fixés sur la serviette que je tenais à peine.) Pas mal, pour quarante-cinq ans.
- Vraiment ?
- Vraiment. (Elle tourna la tête.) Les enfants ! Dépêchez-vous, sinon vous allez rater le bus !
- Becky cria d’en bas :
- Je croyais que vous nous emmeniez en voiture !
- Pas aujourd’hui. Bougez-vous !
- Hanna s’avança d’un pas, posa ses mains sur mes hanches. La serviette tomba par terre. Nous restâmes sans bouger ni parler, à écouter les enfants maugréer et s’agiter. La porte de devant s’ouvrit et se referma.
- J’ai une réunion à 9 h 30, dis-je.
- Je crois que tu vas être en retard. C’est grave ?
- Tu plaisantes ? C’est un vœu d’anniversaire qui se réalise.
- Elle commença à déboutonner son chemisier.
- Tu vois, je te l’avais dit. Ces vœux se réalisent.
- Je ne douterai plus jamais de toi.

« Où s’achève la curiosité et où commence le harcèlement ? » avait écrit Julie dans un article, un an avant de venir s’installer dans notre rue. « Quand franchit-on la ligne entre passion et obsession ? Quand passe-t-on de fan à fanatique ? Quand l’hommage devient-il une menace ? »

Cet article avait fait passer Julie de quelqu'un qui avait écrit un livre dont tout le monde parlait à quelqu'un dont tout le monde parlait. Je le lus cet après-midi-là au bureau, à un moment où il ne se passait rien. Il me glaça. C'était un appel à l'aide d'une personne bafouée, terrifiée. Une personne qui espérait que rendre son combat public pousserait celle qui lui pourrissait la vie à arrêter.

Cela n'avait pas été le cas.

Quelques heures plus tard, alors que je me tenais parmi les parents alignés sur le bord du terrain de football de Hyde Park à crier des encouragements, ses mots résonnaient encore dans ma tête. Rien de bien n'avait découlé de cet article. Sa persécutrice semblait attirer plus de compassion que Julie. Le vitriol déversé sur elle dans les commentaires avait été de la pire des misogynies. Des appels au viol et à l'écartèlement. Des suggestions d'autodafé.

Je m'efforçai de me concentrer sur le match de Becky. L'air sentait la terre humide et l'herbe brunissante. J'avais froid aux pieds dans mes chaussures de ville. Je pris mentalement note de garder une paire de bottes dans le coffre de la voiture pour toute la durée de la saison de foot.

– Vous avez signé la pétition en ligne ? me demanda quelqu'un à côté de moi.

C'était Cindy. Derrière elle se tenaient deux des autres mères au foyer avec lesquelles elle déambulait généralement, Leslie et Stacey. Je les saluai de la main, mais elles étaient focalisées sur le match. Cindy portait un anorak rouge et un sifflet autour du cou. Elle avait été avertie que, si elle s'en servait encore une fois, il ne lui serait plus permis d'assister aux rencontres. J'étais

plutôt d'avis que cela ne l'arrêterait pas si quiconque approchait sa fille de quinze ans, Ashley. Ashley et Becky jouaient dans la même équipe, malgré les deux années qui les séparaient. Becky était grande et précoce, et elle adorait ce sport. Ashley venait jouer à reculons, sur la seule insistance de sa mère.

– Quoi ? demandai-je.

– La pétition, répéta Cindy. Celle que j'ai fait circuler la semaine dernière ? Pour l'installation de ralentisseurs dans notre quartier ?

Je la dévisageai d'un air hagard. De toutes les choses dont je n'avais rien à foutre, les ralentisseurs devaient être au sommet de la liste. En fait, j'y étais même opposé, mais je savais que ce n'était pas ce qu'il fallait dire.

– Je n'ai pas encore eu le temps d'y jeter un œil. Il y a... euh... une date limite ?

– Eh bien, pas vraiment, mais...

L'arbitre siffla violemment et agita un drapeau rouge, puis fit signe d'interrompre le match. On cria qu'il y avait blessure.

– Je crois que quelqu'un s'est fait mal, dis-je à Cindy.

– Quoi ? Oh, est-ce que c'est Ashley ? Je ne la vois pas...

Je la chassai de mon esprit tout en parcourant le terrain des yeux. Les filles de l'équipe de Becky formaient un cercle autour d'une autre, étendue sur le sol. L'une de ses jambes était dans une position tout à fait anormale, et maculée de boue jusqu'au genou. Je ne voyais pas son visage, mais la bile me remonta aux lèvres quand je regardai les autres filles. Pas Becky. Pas Becky. Non. Pas Becky.